

L'affiche au service des sans-logements. La maison de la rue Morin à Gatineau

Valérie Yobé

Numéro 121, automne 2015

Pauvreté, dépouillement, dénuement

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/79350ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Intervention

ISSN

0825-8708 (imprimé)

1923-2764 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Yobé, V. (2015). L'affiche au service des sans-logements. La maison de la rue Morin à Gatineau. *Inter*, (121), 56–58.

L’AFFICHE AU SERVICE DES SANS-LOGEMENTS

La maison de la rue Morin à Gatineau

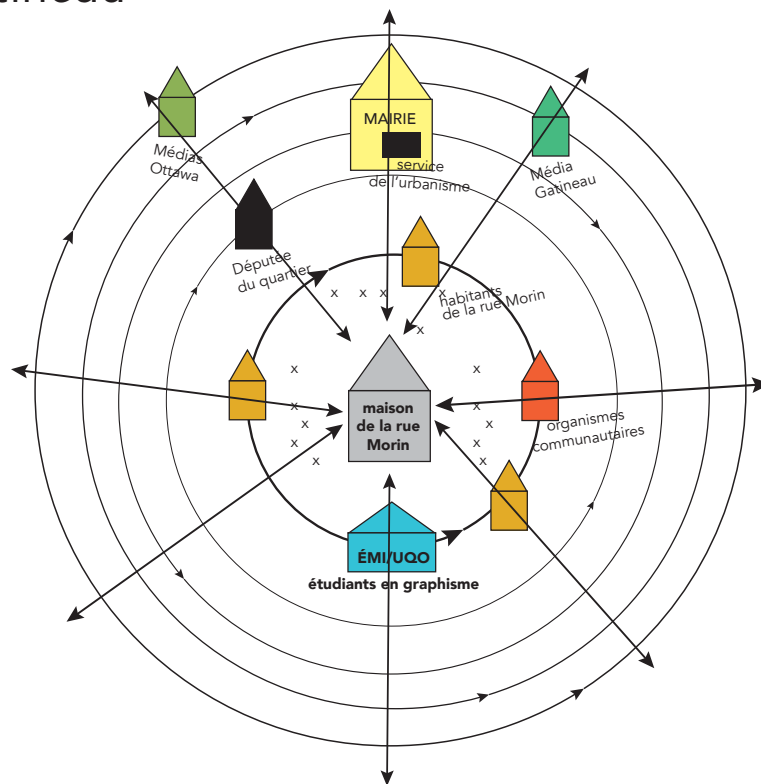
► VALÉRIE YOBÉ

Si l’affiche est « paroles publiques »¹, elle est aussi objet graphique offert à tous, fait de papier, accessible aux citoyens de la rue ; un objet qui prend son sens dans la matérialité de ses contours, l’épaisseur de la feuille, l’image qui la compose (texte-image) et le support sur lequel il est apposé. L’affiche est par définition un média de masse gratuit, destiné à être placé dans l’espace public, à la vue de tous. Néanmoins, à chaque grand moment de l’histoire de la société occidentale, certains graphistes ont choisi l’affiche comme porte-étendard de leurs revendications sociales ou politiques. Ainsi, outre la conception des images et des messages, c’est l’acte d’afficher dans l’espace public qui marque cette pratique du sceau de l’engagement social de son créateur. Cet acte volontaire constitue une des pratiques que l’on désigne actuellement sous le terme de graphisme pour le changement social. Récemment, l’École d’arts visuels de New York a lancé un programme dédié à son enseignement et à ses pratiques, démontrant l’intérêt grandissant pour cette discipline, la nécessité de lui conférer une certaine légitimité et, donc, une reconnaissance en termes de recherche-création.

Si la particularité du graphisme engagé repose sur la volonté du graphiste de s’impliquer dans une cause sociale ou politique, la question de l’« engagement » revient à comprendre ce qui motive des graphistes à produire inlassablement des images et des signes pour donner un sens à notre société. Jean-Baptiste Raynal suggère que « l’homme ne résiste pas à l’attraction d’une cause qui le transcende, un prétexte irrationnel en mesure de donner sens aux multiples efforts et épreuves inhérentes à son activité professionnelle »². Le graphisme engagé, souligne t-il, se distingue du modèle selon lequel le design répond uniquement à une logique commerciale. Il ajoute qu’il se singularise par la combinatoire du respect du récepteur, de la maîtrise des processus de communication visuelle et d’une foi dans la citoyenneté. Son expression privilégie des outils et moyens technologiques de base, sélectionnant par exemple le papier, la photocopie et la sérigraphie. Il est porteur de sens plus que de fonction et ne saurait être réduit à une seule forme d’expression.

Or, Raynal (2008) remarque que depuis une décennie, certains prétendent que le graphisme engagé s’essouffle face aux mutations économiques et sociales. Au début des années quatre-vingt-dix, avec la chute du mur de Berlin, les idéologies communistes s’effondrent et les États-Unis, pour la première fois en 40 ans, n’ont plus de modèle principal auquel s’opposer³. La mondialisation des échanges et sa logique marchande affectent plusieurs activités humaines. Jacques Attali évoque dans sa *Brève histoire de l’avenir*⁴ que le spectre d’une société du tout-individualisme, du tout-échange et du tout-solitude devient bien réel. Parallèlement, dans le champ du graphisme, l’arrivée du numérique provoque de profonds changements dans les pratiques, l’organisation du travail et le rapport au client. Depuis l’avènement du numérique, on va jusqu’à questionner la viabilité des objets imprimés, y compris les affiches, dans un monde qui pousse au « tout-pixelable »⁵.

Toutefois, la dernière décennie a plutôt démontré que les initiatives engagées se multiplient, et plus particulièrement auprès de la relève du design graphique et de l’usage qu’elle fait du moyen d’expression de l’affiche. Cette observation s’appuie sur des événements récents dans l’espace public. Elle s’exprime en 2012, au Québec, par les interventions graphiques du collectif École de la montagne rouge lors du Printemps érable. En France, se manifestent celles de Régis Léger, alias Dugodus, lors des événements « pour ou contre le mariage gai » : affichées clandestinement durant la nuit sur les murs de la capitale, les affiches du graphiste français sont récupérées au grand jour et brandies lors des manifestations.



► Photos : Valéry Lemay.

D'autres initiatives émergent en confrontant les publics à l'affiche créatrice d'un dialogue qui pousse à l'action et agit comme catalyseur des enjeux sociopolitiques qu'ils vivent au quotidien. Dans tous les cas, les affiches contribuent à donner une voix aux exilés, aux réfugiés, aux moins nantis.

Dans notre région de l'Outaouais, des cas d'insalubrité et autres problèmes liés au droit du logement se multiplient. Le tarissement des budgets gouvernementaux et le désintéressement du politique en général pour le logement social ont ouvert la voie aux promoteurs mal intentionnés. Pourtant, la qualité douteuse de certains logements et le sort réservé à certains immigrants en recherche d'un logement abordable sont bien connus. Des quartiers incriminés ou des maisons insalubres sont régulièrement identifiés, mais continuent d'exister, laissant le loisir aux propriétaires véreux d'en disposer. Cette situation est la même à travers tout le Québec, comme l'illustre le documentaire *Au pied du mur* réalisé autour de la Commission populaire itinérante sur le droit au logement, initiée en 2012 par le Front d'action populaire en réaménagement urbain (FRAPRU). Au cours de l'été 2013, quelques mois avant notre intervention sur la rue Morin à Gatineau, les journaux de la région ont fait les manchettes sur la grève de la faim menée par monsieur François Roy, responsable de l'association Logemen'occupe.

À l'automne 2013, dans le cadre d'un cours que je donne sur la discipline de l'affiche, j'ai mis à l'épreuve des réflexions sur le graphisme engagé et son réinvestissement de l'espace public comme moyen d'intervention minimaliste mais ô combien puissant dans sa capacité à offrir une voix aux plus démunis ! Dans ce contexte, mes étudiants du baccalauréat en design graphique et moi-même avons planché sur la problématique du « droit au logement » : comment pourrions-nous faire de nos œuvres une arme d'action sociale ? L'idée de réaliser un affichage sauvage, dans un lieu stratégique, symbolique, ancré au sein d'un milieu dont nous défendons les idées, s'est avérée un pendant essentiel à notre projet. Face à cette stratégie, nous envisagions un détournement possible de nos œuvres par les « gens pauvres et vrais »⁶ du quartier. Néanmoins, avant de prendre une position artistique engagée, nous devons mettre en commun nos ressources et réflexions avec des gens qui œuvrent quotidiennement pour assurer les droits des plus démunis. Monsieur Roy, responsable de l'organisme Logemen'occupe, est venu à notre rencontre pour nous exposer sa position sur le sujet et raconter la réalité quotidienne de ceux qui œuvrent pour que les choses changent ainsi que les situations de détresse auxquelles sont confrontés les sans-logements. Au sein de notre groupe, cette rencontre a provoqué un souffle incarné pour traiter du sujet et de la sélection des thématiques afin de développer les affiches engagées. Un désir profond de faire bouger les choses par une action originale, mais concertée et stratégique, nous a dès lors animés. Il nous fallait désormais identifier un lieu symbolique pour notre action. Une maison unifamiliale expropriée pour cause d'insalubrité, située à quelques pas de la maison dans laquelle monsieur Roy avait fait sa grève de la faim, s'est avérée un choix naturel. Sa position stratégique renforçait le poids de notre intervention par la valeur symbolique du lieu autour duquel des revendications avaient résonné quelques mois auparavant.

À l'ère du tout numérique, affirmer la force d'une installation urbaine constituée par des affiches de papier apposées sur les murs extérieurs d'une maison pouvait paraître futile. Au contraire, l'installation a fait l'effet d'une caisse de résonance aux revendications des sans-logements, intervenant sur la perception des habitants de la ville et du public en général. La fragilité du support papier, associée à des images et messages forts dans un lieu insalubre, s'est transformée en autant de voix s'élevant contre les maux de cette maison abandonnée et contre ceux qui en faisaient le commerce.

Par une matinée à -25 degrés Celsius, c'est une trentaine d'affiches, chacune unique par le choix des images et des mots, que les étudiants ont agrafées à même le revêtement extérieur de la maison. Tel un ricochet, cette opération a provoqué une série d'ondes qui se sont répercutées à divers niveaux : de l'Université aux citoyens en général, en passant par les organismes communautaires, les habitants du quartier, le service de l'urbanisme, la mairie, la Ville et les médias. En s'appropriant le lieu et le moyen d'expression, les étudiants se sont aussi approprié une cause, ils en sont devenus les ambassadeurs. Au-delà de la présentation de son



> Affiche : Valery Lemay.



> Affiche : Elodie Nonnon.

affiche, chaque graphiste est devenu un médiateur exposant son point de vue et faisant résonner ceux des plus démunis. Les affiches ont été données en partage à toute la communauté.

Ces productions minimalistes de la rue Morin ont démontré que les pratiques de dépouillement peuvent porter loin. *A posteriori*, on peut affirmer que l'enjeu et le succès de cette intervention ont résidé dans l'ensemble des éléments constitutifs du processus ayant conduit à l'action d'afficher sur les murs de la maison de la rue Morin. Cette action a impliqué la participation d'intervenants multiples : la direction de l'Université et ses étudiants, les responsables des organismes communautaires travaillant sur les questions liées au droit du logement, la direction du service de l'urbanisme de la Ville, la députée du quartier, ses habitants et les médias régionaux.

Une autre observation porte sur ce qu'il est advenu de ce projet une fois notre intervention terminée. Voyons dans un premier temps la manière dont les médias en ont parlé, mais surtout ce que les affiches sont devenues. L'affiche est par définition éphémère, et le service de l'urbanisme de la Ville de Gatineau, pressentant sans doute le poids de notre action, avait exigé que nous retirions nos placards après deux mois. Malgré les intempéries et nos premières appréhensions quant à la réception de ces messages par les promoteurs et les citoyens du quartier, nous fûmes surpris de constater que seules deux ou trois affiches ont été arrachées volontairement par des passants anonymes et qu'aucune n'a subi d'intervention de type graffiti ou détournement de message. Une question demeure toutefois : pourquoi ces deux ou trois interventions se sont-elles produites ? Les messages contenus sur ces affiches ont-ils choqué au point que ces dernières aient été arrachées du mur ou ont-elles été retirées pour se retrouver sur les murs d'une personne ? Le fait est qu'elles ont suscité un geste, positif ou négatif ; qu'elles ont eu un écho. Par ailleurs, plusieurs personnes du quartier ont mentionné leur déception de nous voir décrocher le fruit de cet affichage, signalant ainsi le caractère emblématique qu'avait revêtu l'association d'un objet graphique en papier, l'affiche, et d'un objet urbain, la maison désaffectée. Pendant deux mois, la maison de la rue Morin est devenue un véritable totem, non pas composé d'une superposition de faciès d'animaux, mais d'autant de messages-symboles des revendications exprimées à maintes reprises par des citoyens et des organismes communautaires de la région.

Dans l'espace public, ce type d'action propose une nouvelle lecture de l'espace habité, non plus seulement espace de vie, mais lieu d'expression qui rayonne vers l'extérieur. Il démontre la force du rapport entre image, moyen d'expression et corps. Ce concept évoqué par l'anthropologue allemand Hans Belting permet de souligner que « là dehors, il n'y a pas d'images. L'image est là, partout, mais c'est seulement en nous et par nous qu'elle prend forme et fait signe »⁷, c'est-à-dire qu'elle se dévoile selon un sens particulier. Comprendre ce processus est essentiel pour apprécier le rôle du graphisme engagé et celui des graphistes, véritables médiateurs du sens au sein de notre société. Les techniques que les graphistes choisissent d'animer contribuent à donner corps aux images, aux messages, et peuvent ainsi servir aux revendications sociales en les exhibant au cœur de la Cité.

Les lieux de perdution sont multiples dans nos centres-villes comme nos banlieues. L'intervention de la rue Morin incarne les potentiels de l'action citoyenne et créative qui, en investissant des lieux stratégiques de l'espace public, à partir de matériaux de base, permet d'instaurer un nouveau dialogue démocratique susceptible de mettre en relation des acteurs provenant de divers horizons afin de pallier un manque. ◀



> Affiche : Émilie Lafontaine.

Notes

- 1 Cf. Diego Zaccaria, *L'affiche, paroles publiques*, Textuel, 2008, 256 p.
- 2 Jean-Baptiste Raynal, *L'engagement est-il encore d'actualité ?* [en ligne], mémoire, École supérieure des arts décoratifs de Strasbourg, 2008, www.graphism.fr/jbraynal_memoire_textes.pdf; www.youscribe.com/catalogue/tous/education/cours/graphisme-engage-est-il-encore-d-actualite-le-textes-382463
- 3 Cf. Serge Raynal et Louis B. Ferguson, « L'intégration : du multiculturel à l'intraculturel », *Humanisme et entreprise*, n° 287, février 2008, p. 77-95.
- 4 Jacques Attali, *Une brève histoire de l'avenir*, Fayard, coll. « Essais », 2006, 422 p.
- 5 Cf. Valérie Yobé, *Du pixel au papier, objets graphiques et savoir-faire : réflexion sémiotique sur le graphisme et le monde des visibilités* [en ligne], thèse, Université du Québec à Montréal, 2003, www.archipel.uqam.ca/5482.
- 6 Pier Paolo Pasolini, cité dans Furio Colombo et Gian Carlo Ferretti, *L'ultima intervista di Pasolini*, Allia, 2010.
- 7 Hans Belting, *Pour une anthropologie des images*, Gallimard, 2004, p. 281.

Valérie Yobé, Ph. D., est professeure agrégée à l'Université du Québec en Outaouais et privilégie la recherche-crédation. Ses domaines de recherche s'inscrivent dans les champs de la sémiologie et de l'anthropologie visuelles. Le design graphique est son objet de recherche principal. Ses projets portent sur le graphisme engagé, la matérialité des objets graphiques, l'affiche et le rôle du graphisme dans l'innovation sociale. Elle détient le titre de designer graphique agréé. Elle est membre du C. A. de la Société des designers graphiques du Québec (SDGQ). En 2014, elle crée et dirige la tribu grafik, un organisme à but non lucratif qui promeut et développe des projets graphiques impliqués dans les changements sociaux et culturels. valerie.yobe@uqo.ca